

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 9 (1959)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FRIEDRICH HEILER : *Die Religionen der Menschheit in Vergangenheit und Gegenwart*. Stuttgart, Reclam Verlag, 1959, 1063 p.

Ce livre important est l'œuvre collective d'une équipe de savants de Marburg groupés autour du professeur F. Heiler. Ce dernier a écrit la plus grande partie de l'ouvrage et réparti certains chapitres à ses collaborateurs selon leurs diverses spécialités. Cette étude bénéficie donc d'une somme de connaissances qui dépasse ce que peut embrasser un seul savant. Bien que chaque contribution ait son style propre, l'ouvrage possède une réelle unité, tant par la méthode employée que par l'esprit qui l'anime. — La religion de l'homme préhistorique, celle des « primitifs » contemporains et celle des civilisations américaines précolombiennes sont traitées de façon si rapide que l'on est déçu. Mais c'est apparemment que l'on réservait toute la place possible aux « grandes religions » qui se partagent aujourd'hui l'humanité civilisée. Fait rare et intéressant, cette histoire des religions traite également du christianisme. — L'œuvre du professeur Heiler et de ses collaborateurs veut soutenir une thèse précise : il n'y a au fond qu'une religion qui réunit toute l'humanité autour de l'unique divin. Chacune des grandes religions est énergiquement traitée afin de mettre en évidence cette vérité fondamentale, et même, nous semble-t-il, avec un soin tout particulier de dépayser le moins possible un lecteur de culture chrétienne. On passe un peu comme chat sur braise par-dessus maintes réalités moins facilement assimilables. En contre partie, judaïsme et christianisme sont présentés volontairement sous l'angle de ce qu'ils se sont incorporé des religions étrangères et le lecteur a du mal à relever ce que ces deux religions ont tout de même d'original. — Ces remarques faites, disons encore la somme immense de renseignements que cet ouvrage nous apporte, le très bel effort de sympathie dans lequel la plupart des religions non bibliques sont présentées, l'intérêt des illustrations, d'une bibliographie assez abondante et l'utilité d'un index très bien fait.

PIERRE GANDER.

GERHARD VON RAD : *Gesammelte Studien zum Alten Testament*. München, Chr. Kaiser, 1958, 312 p. Theologische Bücherei, 8.

Réédition de quinze ouvrages de l'auteur — dont le fameux « Das formgeschichtliche Problem des Hexateuch » (1938) —, tous des chefs-d'œuvre de la « formgeschichtliche Methode ». Qu'il analyse la structure du Pentateuque ou de n'importe quel texte véterotestamentaire, qu'il s'efforce de distinguer entre deux conceptions apparemment identiques mais en réalité presque incompatibles (par exemple la notion de la « terre promise » et de « l'héritage de YHWH », ou celles de la tente sacrée et de l'arche), qu'il étudie des manifestations de la foi ou des rites d'Israël, l'auteur en détaille d'abord les éléments constitutifs et cherche ensuite à les comprendre dans leur origine et dans leur aboutissement. Cette méthode infiniment fructueuse et parfois fatalement dangereuse est encore assez mal connue des savants de langue française. Voici un livre qui nous la présente *in actu*.

CARL A. KELLER.

PIUS PARCH : *Apprenons à lire la Bible*. Adapté de l'allemand par Marc Zemb. Bruges, Desclée De Brouwer, 1956, 188 p. Collection « Présence chrétienne. »

Bien antérieurement au renouveau biblique du catholicisme français, le P. Pius Parch fondait en Autriche les premiers cercles d'étude biblique. A l'intention des prêtres et des militants d'Action catholique, il résume ici trente ans d'efforts et d'expériences. La méthode de travail proposée est celle qui est maintenant en usage partout. Les données critiques datent. En parcourant ce petit livre qui respire l'amour de la Bible, on n'apprend rien de très nouveau, mais on mesure le chemin parcouru.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

JOHN BRIGHT : *Le Royaume de Dieu. La conception biblique et sa signification pour l'Eglise*. Paris, Société centrale d'évangélisation, 1959, 209 p.

Par cette étude, l'auteur cherche à susciter dans les Eglises un nouvel intérêt pour la lecture de la Bible, en montrant l'unité ; il la découvre dans le thème unique du salut saisi par l'espérance du Royaume à venir. Il s'attache à suivre à travers la Bible, de Moïse jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne, le concept de Royaume de Dieu, l'idée ayant existé avant le terme même. Il en résulte une histoire d'Israël prise sous un angle inédit et où l'intérêt est constamment tenu en éveil. Relevons qu'à travers tout son livre l'auteur se préoccupe sans cesse de l'intérêt de la communauté, et le meilleur résultat qu'il pourrait souhaiter serait « d'amener tel ou tel à entendre à travers la Bible l'appel à entrer dans le Royaume ».

JACQUELINE ALLEMAND.

R. MARTIN-ACHARD : *Israël et les nations — La perspective missionnaire de l'Ancien Testament*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1959, 77 p. Cahiers théologiques, 42.

L'auteur expose « l'idée fondamentale de l'Ancien Testament sur le rôle qu'Israël doit jouer vis-à-vis des nations » (p. 12). « La mission d'Israël à l'égard des nations consiste-t-elle à les évangéliser ? » (p. 69). Moyennant l'analyse du message de Deutéro-Esaïe et d'un certain nombre d'autres textes vétérotestamentaires (Gen. 12 : 3 ; Ex. 19 : 6 ; Malachie 1 : 11 ; Es. 19 : 21 ss. ; Jonas 4 : 11 ; Ps. 117 : 1 s. ; Es. 2 : 2 ss.), il arrive à une réponse négative. Israël n'a pas pour tâche d'évangéliser les nations, mais « d'être le peuple élu » (p. 66, 69), c'est-à-dire d'être l'endroit où, à la fin des temps, Yahvé agira pour se révéler à toute l'humanité. « A la fin des temps, grâce à l'intervention divine, les païens se tourneront vers Yahvé » (p. 71). C'est ce qui distingue les responsabilités d'Israël et de l'Eglise. Israël, par son existence même, témoigne des promesses de Dieu, alors que l'Eglise, vivant de l'événement pascal, communique aux nations la bonne nouvelle que les promesses sont accomplies. — Conclusion solidement étayée, utile, digne de considération. Cependant, les hautes qualités mêmes de cette enquête, sa sobriété, sa probité scientifique, nous invitent à entamer avec son auteur un dialogue, à poser des questions. « Le message de l'Ancien Testament n'est pas missionnaire au sens ordinaire de ce mot » (p. 30). Soit. Mais qu'est-ce que la mission ? Est-elle autre chose que le simple témoignage, par l'existence d'un peuple élu, que Dieu ne cesse d'intervenir dans l'histoire de l'humanité ? A-t-elle jamais existé autrement qu'en simple aspect de la présence du peuple de Dieu ? autrement qu'en

expansion de ce peuple à travers l'histoire et à travers le monde ? La mission des derniers siècles n'a-t-elle pas accompagné l'expansion politique des peuples « chrétiens » ? L'ordre du Ressuscité de « faire de toutes les nations des disciples » (Mat. 28 : 19) change-t-il la situation de l'Eglise par rapport à celle du peuple d'Israël ? Chaque missionnaire sait qu'il n'est pas dans le pouvoir de l'Eglise d'exécuter cet ordre. Comme Israël, l'envoyé de Jésus-Christ ne peut que témoigner de ce que Dieu a fait et va encore faire. Et être sûr dans sa foi qu'un jour toutes les nations viendront vers leur Seigneur. — Aussi me semble-t-il que l'auteur a sous-estimé le caractère éminemment missionnaire de l'histoire du peuple d'Israël lui-même. Il serait facile de montrer que le problème de son existence parmi les nations a de tous temps trouvé des solutions strictement « missionnaires » ; en effet, c'est toujours la volonté de soumettre les nations au Dieu d'Israël qui s'affirme entre autres dans la lutte avec la religion cananéenne, dans le triomphe sur la religion babylonienne (Deutéro-Esaïe), et dans l'intégration totale de l'histoire de l'humanité dans celle du peuple élu, chez Daniel. Les peuples sont toujours obligés soit en fait, soit en théorie, d'accepter l'autorité du Dieu vivant, ce qui est précisément le but du témoignage missionnaire. Certes, Israël n'a reçu aucun ordre formel d'évangéliser le monde et d'absorber les nations dans son sein — le travail de M. Martin-Achard l'a bien mis en lumière. Mais son histoire est tout de même jalonnée de véritables victoires missionnaires. L'Eglise ne fait que prolonger, sous des formes variées, la suite merveilleuse de ces conquêtes de la foi. Cette perspective-là, la perspective de l'histoire du salut qui a commencé par la vocation d'Abraham et aboutira au Royaume de Dieu — perspective qui malgré l'avènement du Seigneur représente une ligne ininterrompue — M. Martin-Achard ne s'est pas proposé de l'étudier. Sans vouloir minimiser la valeur incontestable de son travail, et tout en le remerciant sincèrement de son effort, on aimerait que l'histoire de la mission d'Israël soit bientôt écrite. CARL A. KELLER.

Verkündigung des Kommenden. Predigten alttestamentlicher Texte.
Herausgegeben von CLAUD WESTERMANN. München, Chr. Kaiser Verlag, 1958, 189 p.

L'un des objectifs les plus attachants de la recherche scientifique allemande contemporaine dans le domaine de l'A. T. est d'aboutir à un renouveau de la prédication. Déjà le Neukirchener Verlag a édité les *Alttestamentliche Predigten*, dont la troisième série (1958) est consacrée aux Psaumes, et des prédications d'A. T. paraissent régulièrement dans *Evangelische Theologie*. Les collaborateurs du *Biblischer Kommentar* manifestent la même préoccupation en menant l'étude exégétique des textes jusqu'à leur pointe théologique (*Ziel*) destinée à mettre les résultats de l'exégèse au service de la prédication. — M. Claus Westermann apporte ici une contribution importante à cet effort en présentant vingt-deux prédications sur des textes d'A. T., où des noms peu connus voisinent avec d'autres qui se sont déjà illustrés dans le labeur théologique : MM. K. Elliger, H. Gollwitzer, K. Barth, D. Bonhoeffer, H. W. Wolff, W. Zimmerli, G. Quell, J. J. Stamm, etc. Le but de cette anthologie n'est pas de fournir une recette uniforme, mais de faire apparaître les problèmes communs auxquels doit faire face le prédicateur chrétien de l'A. T. et les possibilités diverses qui sont aujourd'hui devant lui. Après une brève introduction générale, l'auteur présente quelques remarques méthodologiques sur la prédication des textes de genre historique, prophétique et sapiential. En conclusion de chaque groupe, il relève avec discrétion la manière dont les prédicateurs s'y sont pris pour

faire retentir le message du texte aux oreilles de l'Eglise d'aujourd'hui. Particulièrement suggestive est la confrontation de deux prédications sur une même péricope, celles de G. Gloege et d'Ed. Haller sur le combat de Jacob au gué de Jabbok (Gen. 32 : 22-32), ou de J. J. Stamm et de C. Westermann lui-même sur la vocation d'Esaië (Es. 6). On remarquera aussi comment chaque prédicateur laisse le message vétérotestamentaire déboucher à sa façon sur l'évangile de Jésus-Christ, jamais par simple opposition, mais toujours par convergence, dans une sorte d'aggravation radicale de son contenu théologique. — « La prédication de textes vétérotestamentaires est toujours une audace. Je sais de nombreux pasteurs qui redoutent de prêcher un texte de l'A. T. simplement parce qu'ils craignent de dire quelque chose de faux, d'incorrect sur le plan dogmatique. Et pourtant je pense que cette audace nous est justement nécessaire aujourd'hui » (p. 11). Nul doute que ce recueil contribuera à redonner cette audace à plusieurs.

SAMUEL AMSLER.

WALTER THIELE : *Wortschatzuntersuchungen zu den lateinischen Texten der Johannesbriefe*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1958, 48 p.

Cette étude, conduite avec une méthode rigoureuse et prudente, constitue le deuxième fascicule de la série *Aus der Geschichte der lateinischen Bibel*, liée à la publication de la *Vetus Latina, Die Reste der allateinischen Bibel*, entreprise par les moines bénédictins de l'abbaye de Beuron. Elle est destinée à préparer l'édition des trois épîtres de saint Jean et met en relief la complexité des problèmes qui doivent être résolus pour chaque livre de la Bible avant que puisse être envisagée la constitution du texte. Parmi les résultats de cette recherche, nous voudrions relever, à titre d'exemples, les points suivants : 1° Les plus anciennes versions latines des épîtres de Jean, qui nous sont révélées par les citations qu'en font Cyprien et Ps.-Cyprien, attestent un vocabulaire « africain » que commencent à concurrencer des éléments « européens », tendance qui s'accentuera par la suite dans les versions « africaines ». D'une manière générale, les versions préhiéronymiennes tendent à s'interpénétrer, ce qui n'a rien que de très naturel en soi. 2° Chez Augustin se manifeste une évolution. Alors que, dans ses œuvres antérieures à l'an 400, ἀγάπη, par exemple, est toujours rendu par *dilectio*, c'est *caritas* qui l'emporte dans la suite. D'autre part, il lui arrive de modifier la version « européenne » dont il se sert, en se référant au texte grec. 3° Contrairement à l'opinion courante, certains indices, fort peu nombreux à la vérité, mais significatifs, font penser que le texte des épîtres de Jean donné par la Vulgate n'a pas été révisé par Jérôme.

ANDRÉ LABHARDT.

ETIENNE TROCMÉ : *Le Livre des Actes et l'Histoire*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 236 p.

Les études sur le livre des Actes des apôtres ont soulevé tant de problèmes divers que rares sont ceux qui ont osé en donner une vue synthétique. En 1950, J. Dupont avait ouvert la voie ; en 1951 avaient été rééditées les célèbres études de Dibelius ; en 1954, 1955 et 1956 paraissaient respectivement les ouvrages de Cadbury, Conzelmann et le grand commentaire de Haenchen. Il appartenait à M. Etienne Trocmé, de l'Université de Strasbourg, de reprendre toute la question à la base et d'apporter non seulement beaucoup de clarté française dans une discussion qui en manquait, mais des conclusions aussi nuancées que convaincantes. — L'auteur a bien vu qu'il fallait rechercher, avant tout, le dessein de l'auteur des Actes. « Du résultat atteint sur ce point, dépend toute

l'interprétation de l'ouvrage » (p. 18). Après avoir établi l'unité du troisième évangile et des Actes, sortis des mains de leur auteur sous la forme d'un seul ouvrage, M. Trocmé nous présente cette œuvre à deux volets comme formant, dans son ensemble, un Évangile, c'est-à-dire un ouvrage destiné à réinterpréter pour l'Église les grandes œuvres de Dieu depuis les jours déjà lointains de Jean-Baptiste jusqu'à ceux de l'arrivée de Paul à Rome. L'auteur de Luc-Actes « croit que Dieu a mené à bien son dessein dans un temps dont sa génération a encore vu la fin. Avec la prédication sans obstacle de Paul à Rome, s'est ouvert un âge nouveau, celui de l'Église, séparé de l'âge d'Israël par le temps des miracles groupé autour du ministère de Jésus » (p. 48). On voit que l'auteur étend aux Actes la thèse de Conzelmann : la pensée de Luc-Actes est caractérisée par un « recul de l'eschatologie ». L'évangéliste ne raconte plus les derniers événements ; il situe son récit « au centre de l'Histoire ». En plus, l'intention des Actes est de montrer que « l'époque de l'apostolat est terminée et l'ère de Paul ouverte » et de « réduire le plus possible la dépendance de Paul à l'égard de Jérusalem depuis le moment où celle-ci était passée sous le contrôle de Jacques » (p. 61). Situé ainsi vers les années 80 à 85, dans une des Églises fondées par Paul sur le pourtour de la mer Egée, l'ensemble Luc-Actes reprend une verdeur incomparable. — Mais que faut-il en conclure quant à sa valeur documentaire ? Ici encore, en se refusant à des conclusions générales, en analysant point par point le récit lui-même, en examinant surtout la façon dont Luc a traité ses sources, à commencer par l'évangile de Marc, l'auteur a choisi la voie difficile mais sûre. D'une part, dans l'Évangile, Luc « réduit à un minimum les corrections qu'il se permet » (p. 120) ; d'autre part, dans les Actes, il remanie à tel point ses sources « qu'il est vain de vouloir remonter du texte des Actes à celui de ses sources » (p. 121). A la base des chapitres 16 à 28, on reconnaît un « diaire », ou journal succinct de voyage d'un collaborateur de Paul (hypothèse de Dibelius) ; cela expliquerait les fameux « passages en nous », qui contiennent tant de détails pris sur le vif ; Luc en aurait refondu le texte vers les années 80 ; Luc ne fut d'ailleurs qu'« un compagnon assez tardif et épisodique de Paul » (p. 143). On ne saurait lui reconnaître une compréhension très profonde de l'œuvre et de la pensée de son maître ; les Actes ne sont pas un écrit « paulinien ». De même pour les discours de Pierre, Paul et Étienne qui jalonnent la narration ; ils ne sont ni de simples créations de Luc, ni des relevés sténographiques. Après Dodd, l'auteur y reconnaît un schéma extrêmement archaïque de la première prédication chrétienne, schéma que l'on retrouve dans les épîtres et dans les évangiles. On peut y voir « des résumés donnant au moins les grandes lignes de ce qui a été effectivement dit dans les diverses occasions » (p. 209). — M. Trocmé a voulu « montrer quelles richesses le critique prudent et éclairé peut déceler dans les Actes » (p. 214). Nous pensons qu'il a atteint son but et désirons l'en féliciter. L'heure a sonné pour la parution, en français, d'un grand commentaire scientifique des Actes, qui prendra la succession, dans une orientation bien différente, de l'inoubliable ouvrage de Loisy (1920).

PIERRE BONNARD.

BO REICKE : *Glaube und Leben der Urgemeinde*. Bemerkungen zu Apg. 1-7. Zürich, Zwingli Verlag, 1957, 179 p. Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testaments, 32.

Une étude des sept premiers chapitres des Actes des apôtres pose d'une manière aiguë le problème de leur crédibilité. C'est à leur propos, en effet, que le scepticisme historique s'est exprimé avec le plus de netteté, soit dans

le volumineux commentaire de E. Haenchen (1956), soit dans l'ouvrage d'Et. Trocmé sur « Le Livre des Actes et l'Histoire » (1957). Les excellentes notes exégétiques, historiques et théologiques dont Bo Reicke accompagne le texte des sept premiers chapitres des Actes, montrent que ce scepticisme est loin d'être toujours justifié. La matière de ces chapitres a été fournie à Luc, l'auteur présumé des Actes, par des traditions souvent valables, qui lui ont permis de caractériser, sinon en détail du moins à grands traits, « la foi et la vie de l'Eglise primitive » de Jérusalem. C'est dire l'intérêt du livre que nous présentons ici. On regrettera cependant que le professeur de Bâle rejette trop rapidement l'hypothèse selon laquelle les versets 1-5 du chapitre premier sont un prologue ajouté à la partie de l'œuvre de Luc qui est devenue le livre des Actes, quand elle a été détachée du troisième évangile avec lequel elle formait primitivement un seul ouvrage. Cette hypothèse n'est pas aussi « compliquée » que le dit Bo Reicke et elle a l'avantage non seulement de rendre compte de certaines difficultés exégétiques de 1 : 1-5, mais aussi de nous aider à mieux comprendre l'œuvre de Luc dans son unité.

CHARLES MASSON.

CHARLES BRÜTSCH : *La Bonne Nouvelle de la fin du monde*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1959, III p.

L'ouvrage que nous signalons est un ouvrage de vulgarisation, mais de bonne vulgarisation, car il repose sur une étude sérieuse du sujet et témoigne de lectures étendues. L'auteur, qui a publié récemment un excellent commentaire de l'Apocalypse, sait se mettre à la portée de tous et use de l'image avec une virtuosité dont on n'avait plus eu d'exemple chez les théologiens depuis Wilfred Monod. Le titre piquant qu'il a donné à son petit livre en exprime bien l'esprit. A la différence de beaucoup de publications de ce genre, il ne nous laisse pas devant une vision catastrophique de l'histoire, mais exprime la conviction que « le monde ne saurait échapper à la fidélité de Dieu », le Créateur et le Rédempteur. Ch. Brütsch a le souci de ne rien laisser perdre de l'enseignement biblique sur la fin du monde, même si sur bien des points il faut renoncer à des précisions qui ne paraissent nécessaires qu'à une vaine curiosité.

CHARLES MASSON.

C. H. DODD : *La Bible, aujourd'hui*. Tournai et Paris, Casterman, Editions de Maredsous, 1957, 171 p. Traduction de Francis Ledoux.

De tous les livres de haute vulgarisation dus au professeur Dodd, celui-ci est sans doute le plus connu et le plus important. Dans un style imagé et précis, d'où l'humour anglo-saxon n'est pas absent, l'auteur expose une conception globale de la révélation biblique conçue comme l'histoire de la communauté, israélite puis chrétienne primitive, par laquelle et dans laquelle Dieu agit pour le salut de l'humanité. La Bible « nous plonge dans le courant de l'histoire, en un endroit particulièrement significatif » (p. 21). En méthode théologique, ce caractère historique du récit biblique, où le mythe et la légende ne manquent pas, appelle une analyse critique sans réticences. L'auteur montre avec force que la méthode historique peut seule restituer aux Ecritures ce caractère de récit vivant que méconnaissent le dogmatisme doctrinal comme l'individualisme psychologique. En effet, la méthode critique met le doigt sur les étrangetés et incongruités des annales bibliques qui y ont leur place bien marquée « car elles correspondent aux complexités réelles de l'expérience humaine en

ce monde » (p. 22). Or la Bible entend, avant tout, témoigner d'une activité patiente et souveraine de Dieu au sein même de ces incongruités. — Mais la Bible est aussi le livre de l'Eglise chrétienne. C'est le grand mérite du professeur de Cambridge d'avoir souligné ce point autant que le premier. En elle-même, privée de l'interprétation globale que lui imprime la foi traditionnelle de l'Eglise, la Bible risque de perdre toute signification. « En mettant la Bible à la disposition des ignorants, les réformateurs firent un pas fatal » (p. 29). Non que l'Eglise, de façon autoritaire, doive trancher les questions de critique biblique. Par la limpidité biblique de sa liturgie comme par sa prédication, elle doit plutôt proposer avec insistance le « schéma traditionnel » qui, seul, fait de la Bible le livre de la révélation de Dieu en Jésus-Christ. « On ne devrait, par conséquent, séparer en aucune manière l'étude historique de l'étude religieuse de la Bible » (p. 151). — Fort de ces saines présuppositions, l'auteur analyse la pensée de l'Ancien puis du Nouveau Testament. L'expression classique de cette pensée se trouve dans le message des grands prophètes d'Israël. Elle est attestation, dans un même événement historique, du jugement et de la grâce créatrice de Dieu. Dans les récits plus concis du Nouveau Testament, trois éléments complémentaires apparaissent constamment : la proclamation de l'« accomplissement » de l'œuvre réconciliatrice de Dieu en Jésus-Christ, puis le « récit » de cet accomplissement (les évangiles et de brèves notices narratives dans les Actes et les Epîtres) et enfin les « conséquences » concrètes pour la vie de l'homme : repentance et vie nouvelle. L'auteur montre en conclusion « qu'il y a là une histoire dans laquelle nous pouvons incorporer notre vie et, ce faisant, trouver le sens de nos propres existences » (p. 162). — Ce livre admirable, dont les éditions anglaises ne se comptent plus, a été publié par une grande maison catholique (non sans quelques adoucissements dans la traduction, peut-être involontaires). On s'en réjouira comme d'un signe d'une renaissance biblique qui bouscule aujourd'hui les barrières confessionnelles les mieux établies, même si cela comporte quelques désagréments pour ceux qui en ont pris la responsabilité.

PIERRE BONNARD.

Œuvres de saint Augustin : La Cité de Dieu, Livres I-V et Livres VI-X. Introduction générale et notes par G. BARDY. Traduction française de G. COMBES. Bruges, Desclée De Brouwer, 1959, 2 vol. de 869 p. et 672 p. Bibliothèque augustinienne, cinquième série, 33, 34.

Les éditeurs de la Bibliothèque augustinienne nous avaient donné récemment une remarquable traduction du *De Trinitate* ; poursuivant leur effort pour mettre à la disposition du public cultivé et des théologiens les grandes œuvres de l'évêque d'Hippone, ils nous offrent les dix premiers livres du *De Civitate Dei*. Souhaitons que les trois volumes prévus sortent de presse dans un délai rapproché. En 1941, aux Editions Garnier, P. de Labriolle présentait le texte et la traduction des cinq premiers livres de *La Cité de Dieu* ; la mort vint interrompre son entreprise. En 1946, M. J. Perret, en utilisant les matériaux laissés par l'illustre historien, publiait aux mêmes éditions les livres VI à X. Dans la présente édition, M. l'abbé Combès présente une traduction moins littéraire que celle de Labriolle, mais moins littérale que celle de M. Perret. Il suit, comme ses prédécesseurs, le texte de la collection Teubner, édité par Dombart, revue par Kalb. Le texte est précédé des fragments des *Retractationes*, s'y rapportant, et de l'*Epistola ad Firmum*, si importante pour com-

prendre les intentions de saint Augustin. — La lecture de cette œuvre passionnante est facilitée d'une part par la remarquable introduction générale et les introductions partielles consacrées aux Livres I à V et aux Livres VI à X, et d'autre part par les notes rapides aux bas des pages et surtout par les notes complémentaires, riches en substance doctrinale et historique, en indications bibliographiques et en références à l'œuvre de saint Augustin. Introductions et notes sont dues à G. Bardy, ce qui est une garantie de leur bienfaisance et de leur valeur. — Dans son introduction générale, Bardy montre que si le sac de Rome par Alaric (410) fut le choc qui déclencha chez saint Augustin la ferme volonté de se mettre aussitôt à la rédaction de son gros œuvre, l'idée de l'ouvrage se trouve dans les œuvres antérieures du saint. Dès le temps de sa prêtrise, il désirait raconter l'histoire merveilleuse de la Cité de Dieu. On a souvent jugé, à tort d'ailleurs, les dix premiers Livres de *La Cité de Dieu* comme une sorte de préambule relié lâchement aux derniers livres. Bardy souligne l'importance de ces premiers livres : saint Augustin, avant de décrire les conflits entre les deux cités, déblaye le terrain de ces survivances du paganisme religieux et philosophique qui ont la vie dure. — La différence entre les sources païennes d'Augustin (Platon, Plotin, Marc-Aurèle, Cicéron) et la conception originale du Docteur de la charité, vient de ce que ce dernier envisage le sort des deux cités à la lumière de l'amour : aimer Dieu, c'est édifier sa Cité, aimer soi-même, c'est édifier la cité du monde dans le désordre et la guerre. Nul trace de manichéisme dans cette description, mais une critique de tout dualisme ontologique, au nom de l'Écriture qui est la source principale d'Augustin. Ici se noue et se résout le problème du temps et de l'éternité, du devenir et de l'être. — Dans l'Introduction aux Livres VI à X, non seulement le théologien, mais le philosophe trouvera un vif intérêt à lire les précisions apportées par Bardy à la notion de platonisme chrétien, qui caractérise la doctrine philosophique augustiniennne (cf. l'excellente note due au P. Thonnard, p. 595 ss.). Il y a dans cette critique de la théologie naturelle, qui suit celle de la théologie fabulatrice et la théologie civile, une actualité qui fait de la *Cité de Dieu* un livre de notre temps et pour notre temps. GABRIEL WIDMER.

CHARLES ALMÉRAS : *Saint Paul de la Croix*. Préface de Daniel-Rops. Bruges, Desclée De Brouwer, 1957, 256 p.

Cette biographie de Paul Danei, le fondateur des Passionistes, fait revivre un saint peu connu de l'Italie du XVIII^e siècle. Ermite et visionnaire puis prédicateur populaire, cet ascète tourmenté et sentimental apparaît plus médiéval que moderne. En butte à l'hostilité constante des ordres existants, il obtint par de longues démarches l'approbation du pape pour sa Congrégation. Quel fut le ressort secret de sa spiritualité ? La soumission à la volonté divine, répond son biographe, dans l'union aux souffrances du Christ. Mais cette étrange figure d'un contemporain de Voltaire laisse pourtant le lecteur perplexe.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

ARTURO DEREGIBUS : *La filosofia religiosa di Alessandro Vinet*. Torino, Gheroni, 1956, 204 p. Biblioteca filosofica e pedagogica de Il Saggiatore, vol. 3,

Peut-on parler d'une philosophie de Vinet ? Avec son humilité foncière, Vinet, qui ne se faisait pas d'illusions sur les lacunes de ses connaissances et se traitait d'« aventurier en théologie », aurait certainement répondu non. Mais

si la question est, de l'aveu même d'Arturo Deregibus, difficile à résoudre, l'auteur italien, après une étude loyale et approfondie, conclut par l'affirmative. La terminologie de Vinet laisse à désirer, ses jugements sont souvent hâtifs, il lui arrive de se contredire, mais sa pensée est assez riche et assez cohérente pour qu'on puisse y discerner les linéaments d'une philosophie. Sans cesse Vinet aborde des sujets philosophiques : la gnoséologie, en particulier, le préoccupe ; les notions d'évidence, de certitude, de recherche de la vérité sont des données essentielles de sa pensée. Pour lui la vérité n'est pas abstraite mais vivante, le sujet et l'individualité ont une valeur absolue. Le besoin d'unité et de synthèse domine toute son œuvre. — Deregibus note, on pouvait s'y attendre, l'influence de Pascal sur Vinet. Avec beaucoup de nuances, il indique aussi celle de Rousseau. Il insiste, plus que Philippe Bridel ne l'a fait, sur ce que Vinet a assimilé de la philosophie de Kant et de l'idéalisme allemand. En passant, remarquons les réflexions intéressantes sur Vinet et la culture italienne. — Basée sur une connaissance solide et impartiale de Vinet — la bibliographie est excellente — cette étude est une contribution originale aux travaux consacrés au penseur lausannois et mérite d'être connue dans notre pays.

LYDIA VON AUW.

ANDREAS LINDT : *Leonhard Ragaz. Eine Studie zur Geschichte und Theologie des religiösen Sozialismus*. Zollikon, Evangelischer Verlag, 1957, 283 p.

MARKUS MATTMÜLLER : *Leonhard Ragaz und der religiöse Sozialismus*. Eine Biographie. Band I. Zollikon, Evangelischer Verlag, 1957, 248 p.

Deux ouvrages consacrés à Ragaz parus à Zurich en une même année ! Voilà qui réjouira ceux qui se sont refusés à admettre que l'irruption de la théologie dialectique eût réduit à néant les résultats obtenus, non sans peine, par l'effort du socialisme chrétien. — M. Lindt a tenu une gageure : retracer en moins de trois cents pages la vie riche et tourmentée du pasteur prophète et exposer l'essentiel de sa pensée théologique. On lit avec un vif intérêt les chapitres intitulés : Dieu dans l'histoire, le Royaume, Jésus-Christ, le problème de l'Eglise, ainsi qu'un aperçu de l'histoire du socialisme religieux. Quelques pages, sorte de conclusion, dégagent la signification de l'œuvre de Ragaz pour la pensée protestante. — La belle biographie due à la plume de M. Mattmüller comprendra deux volumes, dont nous n'avons encore que le premier. Il s'ouvre par une courte introduction, émouvante, de M^{me} Clara Ragaz, décédée il y a un peu plus d'un an. Elle y disait sa joie de constater que, loin d'être oubliée, l'œuvre de son mari attire aujourd'hui l'attention de nombreux jeunes hommes qui n'ont pas pu le connaître personnellement, mais qui, poussés par une conviction intérieure, sont prêts à reprendre le flambeau. — On demeure confondu de la masse de documents tirés de l'oubli par le patient labeur de M. Mattmüller : lettres, manuscrits, préparations de cours. Il n'est pas exagéré d'affirmer que quiconque voudra désormais parler équitablement de Ragaz devra se reporter à cet ouvrage. — Nul doute que le tome II soit de même qualité.

EDMOND GRIN.

P. ARMINJON : *Le mouvement œcuménique. Efforts faits pour réaliser l'union ou le rapprochement des Eglises chrétiennes*. Paris, Lethiel-leux, 1955, 93 p.

Ce petit livre a son utilité parmi ceux qui se sont fixé pour tâche de faire connaître l'œcuménisme au public de langue française. L'auteur s'est proposé d'en décrire et apprécier les résultats « avec une objectivité et une impartialité aussi complète que possible ». Il tient promesse et renseigne avec exactitude sur les positions occupées par les diverses parties de la chrétienté, ainsi que sur les organisations nées des différentes poussées œcuméniques. Sa tournure d'esprit plus juridique que théologique a pourtant l'inconvénient que l'on reste avec lui dans une position d'observateur ; est-ce être pleinement « objectif » que de demeurer à ce point à l'extérieur de l'objet étudié, surtout quand cet objet est un mouvement ?

LOUIS RUMPF.

OSCAR CULLMANN : *Catholiques et protestants. Un projet de solidarité chrétienne*. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1958, 70 p.

L'auteur a repris et développé une conférence prononcée d'abord à Zurich en 1957. On sait qu'il y propose l'institution d'une collecte réciproque annuelle, entre protestants et catholiques, à l'occasion de la Semaine de prière pour l'unité chrétienne. Destinée de part et d'autre à quelque œuvre charitable, cette collecte devrait être organisée, localement, par une commission mixte *ad hoc* ; elle l'est déjà dans plusieurs localités. — Plutôt que de discuter ici de l'utilité d'une telle proposition, nous désirons revenir sur quelques points soulevés par M. Cullmann dans les deux premières parties de son étude consacrées respectivement à l'enseignement du Nouveau Testament sur l'unité de l'Eglise et au fait que « l'union de l'Eglise romaine et des Eglises protestantes dans une même Eglise n'est pas possible à vues humaines » (p. 10). — Sur le premier point, l'auteur souligne surtout le fait que « l'unité de l'Eglise [du Nouveau Testament] est donnée par l'unicité du Seigneur et de l'Esprit saint » (p. 17). Personne ne le contestera ; encore faudrait-il montrer comment cette unité principielle se manifeste au plan de l'Eglise historique, et c'est là que se pose la question du ministère dans sa signification œcuménique. Le Nouveau Testament laisse entendre que l'unité visible de l'Eglise est, non garantie, mais sauvegardée par l'apôtre et ses successeurs ; le fait que c'est Paul, en tant qu'apôtre, qui organise la collecte, nous paraît significatif. Pourrait-on aujourd'hui demander aux ministres responsables des diverses Eglises chrétiennes d'organiser une telle collecte réciproque ? Posée de cette manière, la question devient plus inquiétante. — Sur le second point, M. Cullmann relève que l'Eglise romaine, devant les temps, se croit déjà dans la perfection du Royaume, d'où la doctrine de l'infailibilité comme seul obstacle décisif à la réunion : « Le pape ne serait plus le pape si, au lieu de la présider comme son chef de droit divin, il s'asseyait à la table de réunion au même rang que tel patriarche oriental, que l'archevêque de Canterbury, le pasteur Boegner ou l'évêque Dibelius » (p. 26). Est-ce absolument certain ? D'accord avec des théologiens catholiques, nous pensons que, depuis l'assemblée de Toronto, le pape pourrait s'asseoir à la table œcuménique (non de réunion mais de discussion). A Toronto, en effet, il fut expressément précisé que le mouvement œcuménique, ce dialogue d'Eglises, peut compter en son sein une Eglise se déclarant seule détentrice de l'autorité du Christ. Dès lors, accepter le dialogue

œcuménique, ne fût-ce que pour s'y déclarer la seule Eglise du Christ, est la possibilité historique ouverte devant l'Eglise romaine. Pour cette Eglise, la question décisive n'est pas « d'accorder aux membres de l'autre confession la qualité de chrétiens » (p. 18), ce que, en droit, elle ne peut pas faire, bien qu'elle le fasse souvent dans la pratique en usant, par exemple, de l'expression ambiguë de « frères séparés », expression totalement inadmissible, au sens strict, sur des lèvres romaines. Par contre, au sein du mouvement œcuménique, le catholicisme romain pourrait contester aux confessions non romaines le droit de s'appeler chrétiennes, ce qui serait un progrès immense sur la situation actuelle.

PIERRE BONNARD.

PHILIPPE DAULTE : *Le problème de l'Etat chrétien*. Lausanne, Arts et Lettres, 1958, 88 p. Collection « Vie et pensée chrétienne ».

On a dit de cette étude qu'elle est actuelle. Peut-être tout particulièrement en terre vaudoise où la réunion de deux Eglises préoccupe les esprits. Pourtant le problème abordé par l'auteur est pour les croyants un problème de toujours. — Avec clarté et sobriété, le professeur Daulte présente, et critique successivement, la position catholique-romaine et deux positions protestantes classiques : celle de Gladstone (justification de l'Etat chrétien) et celle de Vinet (négation de l'Etat chrétien). Après quoi, dans une quatrième partie qu'on souhaiterait plus développée tant est grand son intérêt, il tente de dégager une solution. Après avoir défini les termes *Etat* et *chrétien*, il pose — et tâche de résoudre — quatre questions essentielles : L'Etat chrétien existe-t-il ? Un Etat peut-il être chrétien en soi ? La structure chrétienne traditionnelle de l'Etat est-elle acceptable ? La séparation de l'Eglise et de l'Etat dans une nation « chrétienne » est-elle réellement possible ? — En conclusion M. Daulte déclare : bien que nous ne puissions pas reprendre telle quelle aujourd'hui la pensée des réformateurs sur les relations de l'Eglise et de l'Etat, une « reconnaissance » du christianisme par l'Etat peut, à certaines conditions, se justifier théologiquement dans les pays où l'orientation des esprits le permet. Mais tout dépend de la nature de l'union envisagée, et aussi « de la vocation que Dieu peut nous adresser *hic et nunc* ».

EDMOND GRIN.

ALFRED FRANKHAUSER : *Das Wort Gottes als Kriterium der Pädagogik*. Zollikon, Evangelischer Verlag, 1957, 60 p.

Parmi les nombreuses études sur la pédagogie chrétienne parues en allemand depuis la fin de la guerre, ce cahier est particulièrement original. Son auteur — directeur averti d'une école protestante — veut prouver tout d'abord, par une description de l'activité éducative et par l'histoire de la pédagogie occidentale, qu'il est vain de chercher des normes et une définition universellement acceptables de l'éducation. Malheureusement cette brève analyse est trop schématique pour soutenir ce point de vue intéressant. S'inspirant librement de la théologie dialectique, il montre ensuite que la Parole de Dieu est l'unique critère valable de la pédagogie. Parce que Dieu se révèle dans sa Parole, l'éducation a un sens et devient possible ; parce que la Parole de Dieu s'adresse à l'homme concret, l'éducateur doit respecter les limites de toutes les possibilités humaines ; parce que c'est Dieu qui se révèle, l'éducation doit rester critique. — L'éducation chrétienne est donc un service rendu à l'enfant au nom du Christ (p. 43) ;

elle est une *exhortation* (*Ermahnung*) et une *orientation* (*Zurechtbringung*) vers le Seigneur (p. 46). — En conclusion, l'auteur indique les problèmes pédagogiques que rencontrent l'éducateur, l'élève, le milieu scolaire et parascolaire (l'Eglise par exemple), sans toujours les étudier suffisamment.

PIERRE FURTER.

HANS-JOACHIM THILO : *Der ungespaltene Mensch, ein Stück Pastoralpsychologie*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1957, 190 p.

Après une introduction sur les relations entre la théologie et la psychologie, l'ouvrage comprend quatre chapitres. Le premier situe l'homme auquel l'Evangile doit être annoncé (p. 17-72). On y relève en particulier un excellent paragraphe sur les vieillards (p. 55-64). Un second chapitre expose la méthodologie de l'annonce de l'Evangile (p. 73-144). On y soulignera spécialement trois paragraphes : un premier sur la confession, à laquelle l'auteur attribue une importance fondamentale pour la vie chrétienne (p. 83-92) ; un second sur l'inconscient, qui contient une critique approfondie des problèmes théologiques posés par la psychanalyse (p. 98-116) ; un autre encore, assez mal intégré au tout, sur les rapports entre le jeu et le culte, qui pose les bases chrétiennes d'une psychologie du sport (p. 93-97). Les deux derniers chapitres enfin parlent du choix du lieu (p. 145-162) et du temps (p. 163-183) pour annoncer l'Evangile dans les meilleures conditions possibles. — L'ouvrage de Thilo n'est pas intéressant seulement parce qu'il témoigne de l'orientation que prennent les études de cure d'âme dans certains milieux « haute-Eglise » luthériens, mais encore et surtout parce qu'il exploite pour la cure d'âme — d'une manière parfois inquiétante — les recherches récentes d'anthropologie biblique, qui ont montré (comme l'indique le titre de l'ouvrage) que l'homme chrétien ne saurait être « fendu » en deux principes antagonistes : l'âme et le corps.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

JEAN PÉPIN : *Mythe et allégorie. Les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*. Paris, Aubier, 524 p. Collection Philosophie de l'esprit.

Le christianisme ne peut ignorer l'expression mythique ni l'exégèse allégorique. C'est en leur faisant place qu'il accueille une grande partie de l'Ancien Testament, qu'il assume l'histoire juive et qu'il fait sienne l'optique paulinienne. Cependant dès les premiers siècles de notre ère, de nombreux penseurs chrétiens développent une critique sévère des mythes antiques, de l'interprétation qu'en donnaient les païens ; et ils semblent atteindre à travers ceux-ci toute méthode allégorique. On est amené à se demander comment ils justifient cette rigueur, s'il faut admettre deux formes irréductibles de figures et deux manières incompatibles de les entendre. — Tel est le problème que cet ouvrage s'efforce d'éclaircir. Son dessein revient donc à mettre en question la position syncrétiste de Philon d'Alexandrie, ainsi présentée par Jean Pépin lui-même : « Son intimité avec la culture grecque est si parfaite, si puissant son désir de donner du message juif une présentation propre à séduire le lecteur hellénistique, qu'il en vient presque à dissoudre la spécificité de la révélation mosaïque, à la fondre avec les données légendaires d'Homère dans un *unique fond mythique*, que seule peut et doit sauver l'interprétation allégorique » (p. 242, c'est moi qui souligne). — L'allégorisme juif alexandrin est bien la charnière de ce livre, puisque c'est

en cette école que se rencontrent pour la première fois à visage découvert le symbolisme grec et le symbolisme biblique dont les chrétiens devaient prendre la suite. Mais, comme le dit l'auteur lui-même, l'essentiel de l'ouvrage est la troisième partie, qui décrit la réaction chrétienne des quatre premiers siècles. Pour que celle-ci fût intelligible, il fallait tracer une histoire rapide de l'allégorisme antique, de Xénophane à Macrobe en passant par Platon, les stoïciens et les néoplatoniciens. Il fallait ensuite esquisser les grandes lignes de l'exégèse alexandrine. Enfin l'auteur se devait, pour orienter les recherches, de signaler les grandes attitudes modernes en face du mythe, de « la conscience mythique », de la manière de la déchiffrer. Schelling, Lévy-Bruhl, Gusdorf, les psychanalystes et phénoménologues seront donc entendus. Tandis que l'allégorie, comme son nom l'indique, renvoie à autre chose qu'elle-même, le mythe est « tautologie » ; son sens lui est intrinsèque. C'est une visée intraduisible en langue abstraite. — La subtile érudition de Jean Pépin se manifeste de la plus piquante façon dans l'analyse des positions et oppositions chrétiennes. Car des écueils opposés menacent les polémistes chrétiens et ils échappent difficilement à l'incohérence, bien que leurs points de départ soient inverses selon l'école à laquelle ils appartiennent. — Ceux qui, comme Clément, Origène ou saint Augustin, admettent et pratiquent l'allégorisme biblique retirent beaucoup de force à leur critique du symbolisme profane. Leur sévérité peut sans doute s'exercer sur le contenu de certains mythes païens jugés immoraux ou impies, mais toute attaque de la forme ou de la méthode même donne l'impression d'un double jeu, comme on peut l'observer d'ailleurs chez leur adversaire Celse. — Mais inversement, les penseurs qui refusent plus radicalement le principe même de l'allégorisme ou du mythe se mettent en position délicate vis-à-vis de leurs propres croyances. Ainsi Arnobe et Lactance. Et les païens auront beau jeu à leur objecter leur propre tradition. — Jean Pépin estime que les motifs avoués cachent souvent d'autres raisons dont les polémistes peuvent être imparfaitement conscients. En développant parfois une argumentation inadaptée, les penseurs chrétiens ne pressentent-ils pas qu'ils ont à sauver un héritage précieux, que menacerait trop de complaisance pour les symboles païens ? Ne doivent-ils pas défendre un type original de figures dont saint Paul donne le plus net exemple ? — Telle est la conclusion vers laquelle s'achemine ce livre nuancé et prudent. Il y a des types bien différents de symbolisme : celui des stoïciens qui cherchent partout les manifestations de l'âme du monde, celui des néoplatoniciens qui découvrent dans les mythes l'image dissociée des exigences d'une destinée mystique, celui des Juifs palestiniens qui quêtent les chiffres d'événements futurs, décisifs pour l'avènement du royaume de Dieu. Toutes les combinaisons sont possibles, mais elles ne doivent pas masquer l'hétérogénéité des composants. Jean Pépin aura eu le mérite d'apporter à cette thèse déjà classique un dossier considérable et un regard lucide. Par le fait, il aura montré que le jeu de l'expression religieuse vaut ce que vaut sa norme.

JEAN TROUILLARD.

ARTURO DEREGIBUS : *Il problema morale in Jean-Jacques Rousseau e la validità dell'interpretazione kantiana*. Torino, G. Giappichelli, 1957, 232 p. Università di Torino. Pubblicazioni della Facoltà di Magistero, 8.

Déjà connu par *La Filosofia religiosa di Alessandro Vinet* (Torino, 1956), M. Arturo Deregibus examine, avec la même attention minutieuse, la place du problème moral dans la pensée de Rousseau et se demande ce qu'en vaut l'interprétation donnée par Kant. Sans doute ne faut-il pas oublier les réserves

de Kant sur Rousseau : manque de méthode, place excessive laissée à l'intuition personnelle, au détriment du caractère rationnel et universel de la moralité. Mais Kant a d'emblée reconnu que celle-ci était au centre de la pensée de Rousseau. Pour l'un et l'autre, en effet, c'est la moralité et ses exigences qui fondent la subjectivité et lui confèrent sa légitimité. Aussi la morale de Rousseau n'est-elle nullement un naturalisme, ni même un individualisme. Ce trait de Rousseau n'apparaît dans son œuvre qu'à la fin, avec les *Confessions* et les autres écrits autobiographiques. — L'accent est mis par Rousseau sur la protection de la subjectivité contre la société, chez Kant sur la norme morale. Et pourtant, observerons-nous, la personne est mieux défendue par Kant que par Rousseau. Il n'y a pas eu, il ne pouvait pas y avoir un Robespierre disciple de Kant. La grande différence entre les deux penseurs réside aussi dans leur attitude envers la religion : prolongement de la morale « dans les limites de la simple raison », selon Kant, activité autonome, selon Rousseau, qui alimente sa morale de son sentiment religieux, amorçant une renaissance religieuse. — M. Deregibus marque plus d'intérêt aux pensées qu'aux penseurs, ce qui est son droit. Aussi la proximité de Rousseau et de Kant apparaît-elle ainsi plus grande qu'on ne l'admet communément. La réalité paradoxale du fait n'en subsiste pas moins : Kant lui-même a reconnu avoir été moralement éclairé par celui qu'il a appelé « le Newton du monde moral ». On le comprend mieux à la lecture de l'ouvrage solide de M. Deregibus. MARCEL REYMOND.

FRANÇOIS MEYER : *L'ontologie de Miguel de Unamuno*. Paris, Presses Universitaires de France, 1955, XII + 133 p.

Unamuno fut l'un des représentants les plus typiques de la « génération de 98 », qui prit conscience de la crise profonde de l'Espagne, éprouva le désir de l'en voir sortir sans la rendre cependant infidèle à elle-même. L'essai fut son genre préféré, qui lui permettait d'atteindre un plus vaste public, et de sacrifier l'excellence d'un ouvrage définitif à l'urgence d'un message à faire entendre. — L'œuvre immense d'Unamuno a souvent été étudiée aux fins d'en dégager l'unité interne. Tâche ingrate, à laquelle M. François Meyer n'a pas hésité à se soumettre. Après J. Ferrater-Mora, il voit l'unité de l'œuvre dans l'intuition fondamentale de l'homme Unamuno : « l'antithétique concrète », le caractère antithétique de la vie et de la pensée, de l'être. La conscience aiguë de cette antithétique de l'être rendrait compte du caractère souvent contradictoire de l'œuvre et de la pensée du maître de Salamanque, moins harmonieuse que celle de José Ortega y Gasset. — Le « sentiment tragique de la vie », de la contradiction interne inéliminable des êtres, apparente Unamuno à Rousseau, plus encore à *Obermann* de Sénancour. M. Meyer, qui fait ce rapprochement, marque la différence profonde de climat entre Unamuno et Bergson, beaucoup plus optimiste, plus harmonieux aussi. — L'exemple de Unamuno montre, une fois de plus, que rien n'est plus ambigu que la vie, et la *Lebensphilosophie*, à moins que ce soit l'existentialisme... MARCEL REYMOND.

Atti del Congresso internazionale di filosofia Antonio Rosmini (Stresa-Rovereto, 20-26 luglio 1955), a cura di Michele F. Sciacca. Firenze, Sansoni, 1957, 2 vol. de XXXIII + 1253 p.

Cette véritable somme des études rosminiennes est parue à l'occasion de la centième année de la mort du philosophe de Stresa. Les aspects principaux de sa pensée y sont envisagés, et l'interprétation en sort partiellement renouvelée.

Le premier des penseurs catholiques qui a voulu, au XIX^e siècle, reprendre le dialogue avec la philosophie de son temps, après Kant, n'était pas un idéaliste, comme Palhoriès et Bréhier l'enseignaient encore, mais, ainsi que M. M.-F. Sciacca l'a bien montré, un réaliste spiritualiste. L'être idéal n'est, aux yeux de Rosmini, que le possible. Il faut prendre en considération, en outre, l'être réel et l'être moral, celui du devoir-être, qui est plus que le simple possible. — Traduit en français, étudié par R. Jolivet, J. Moreau, J. Chaix-Ruy, J. Wahl, Rosmini prend peu à peu sa place dans la pensée européenne. La *Rivista Rosminiana di filosofia e di cultura*, qui paraît à Domodossola et à Milan, y contribue pour sa part depuis un demi-siècle, de même que l'édition nationale de ses *Oeuvres*, enrichie d'inédits, depuis 1934. MARCEL REYMOND.

HEINRICH BARTH : *Philosophie der Erscheinung. Eine Problemgeschichte. I. Teil : Altertum und Mittelalter. 2. Teil : Neuzeit.* Basel, Benno Schwabe, 1947-1959, 2 vol., XIV + 390 et 634 p.

L'achèvement de cette monumentale *Philosophie du phénomène*, des origines grecques à Hegel, nous fait un devoir de la présenter, brièvement au moins, aux lecteurs de la *Revue*. Il est impossible, dans ces limites, de rendre pleine justice à l'effort de M. Heinrich Barth. Car la richesse de cette œuvre ne se révèle qu'à la lecture méditée. — *Philosophie du phénomène* : ce n'est pas là l'exposé d'un phénoménisme d'un nouveau genre. Tout au contraire. Il s'agit d'une patiente enquête historique guidée par des certitudes initiales, de nature ontologique, et enrichies au terme de l'itinéraire. Le lecteur de cette *Revue* se rappelle l'étude de M. Barth intitulée : *Esquisse d'une philosophie de l'existence dans son rapport avec la vérité de foi*, parue en 1951 (p. 161 ss.). — M. Barth ne prétend pas ramener la réalité à un principe unique, le phénomène, d'où tout découlerait. Il fait l'histoire d'un problème central de la philosophie, plus particulièrement de la théorie de la connaissance. Sans doute n'a-t-il pas voulu se placer à un point de vue purement historique ; aussi a-t-il porté son attention sur les grandes doctrines seulement, sur les moments décisifs de cette longue histoire, sur ce qui est propre à orienter le penseur d'aujourd'hui. — Phénomène et être sont corrélatifs, insaisissables l'un sans l'autre. Quel est le statut du phénomène ? Qu'est-ce qui le distingue de la seule apparence ? M. Barth nous montre comment Platon a cherché une réponse dans la théorie de l'eidos, vers l'essence. Mais ne laisse-t-elle pas, malgré le souci qu'en avait Aristote, échapper l'individuel ? — Le lien de l'absolu au phénomène, à l'être singulier, fut ensuite conçu comme une relation d'existence, et cela, chose curieuse, non pas seulement depuis la pensée médiévale, mais dès Proclus. La voie était ainsi ouverte à l'approfondissement des problèmes nouveaux posés par le christianisme : existence de Dieu, individualité de l'âme et sa contingence, problème des destinées individuelles. M. Barth souligne l'originalité de la pensée médiévale en face de l'ontologie grecque classique. — La pensée moderne ouvre d'autres horizons, explorés dans le tome second du présent ouvrage : la conscience magique du cosmos propre à la Renaissance, qui paraît à M. Barth culminer chez Paracelse, nettement différente de celle de Novalis ; la conception mathématique de l'univers, chez Descartes, qui transporte dans le sujet bien des données précédemment situées dans l'objet ; l'existence dans la pensée de Spinoza. (En l'absence d'un *Index nominum*, signalons qu'il faut chercher l'examen du stoïcisme dans l'introduction à Spinoza et celui du scepticisme grec dans l'introduction à Berkeley.) Une large place est faite à Berkeley, dont le « scepticisme » limité

voit mieux que Hume l'arrière-plan du problème. Comment nous percevons-nous nous-mêmes ? Quelle est la vraie réalité du moi ? Leibniz répond par sa monadologie, et Kant par la conscience transcendantale. M. Barth s'est particulièrement attaché à la doctrine esthétique de Kant, par sa réconciliation tentée de l'esprit et de la nature. — De l'idéalisme postkantien, M. Barth retient surtout le problème du phénomène dans ses rapports avec la conscience. L'*Erscheinung*, en effet, comprend désormais, non plus seulement le psychisme individuel, mais toute l'histoire, laquelle a un sens, une orientation. La conscience de la raison, selon Hegel, se manifeste comme phénomène, sans s'y épuiser cependant. L'*Erscheinung* représente un moment indispensable du *Wesen*, celui où le *Wesen* devient *Wirklichkeit*. Ancien élève lui-même des néo-kantiens de Marbourg, de Paul Natorp en particulier, M. Barth fait de justes réserves sur l'idéalisme spéculatif. Avec Kant, c'est au transcendantal qu'il demande la clef du transcendant. Ainsi l'existence prend conscience de la contingence de l'être, de laquelle découlent la liberté et la personnalité. — L'itinéraire parcouru, des présocratiques à Hegel, avec références précises aux textes et un choix sobre d'études critiques, fait aboutir l'histoire d'un problème philosophique à l'étude systématique de celui-ci. Pour notre part, nous citerions encore à la barre, outre le positivisme, ceux qui l'ont surmonté : Bergson, Whitehead, Husserl, entre autres. Mais ce serait demander à M. Barth un troisième volume. Libre à chaque lecteur d'en esquisser le contenu à son gré. C'est dire l'enrichissement qu'apporte cette vaste *Philosophie der Erscheinung* et la gratitude due à son auteur.

MARCEL REYMOND.

PHILIPPE MULLER : *Itinéraire philosophique*. Une introduction à la Philosophie moderne. Neuchâtel, La Baconnière, 1956, 187 p. Collection « Observation et Synthèse ».

La parution de ce compte rendu a été retardée pour diverses raisons, ce dont nous excusons auprès de l'auteur et des lecteurs. — Cet ouvrage constitue moins une « introduction à la philosophie moderne » qu'une « initiation à l'esprit philosophique » : c'est en quoi il retient toute notre attention. — Il est présenté comme un itinéraire ; il part donc d'un certain point : la distinction de la philosophie jouée et de la philosophie parlée, des consciences commune, scientifique et philosophique, et il cherche à amener le lecteur à l'ancrage philosophique du discours philosophique dans le vrai. — Le point de départ, c'est, dans la conscience commune, la dignité reconnue et continuellement jouée de la philosophie comme telle ; et, contre elle, l'obstacle que sont les *diverses* philosophies dans l'histoire. Mais précisément, ces philosophies sont *dans* l'histoire ; l'histoire est donc médiation entre l'aspiration philosophique à l'unité et la déception devant la diversité et l'opposition des philosophies. La sociologie de la connaissance constitue déjà une étape dans cette médiation : elle lit le philosophème comme incarné dans son conditionnement historique (et, par conséquent, politique, économique, etc.). — Le but visé, cependant, pour qui veut s'initier à la philosophie et recherche à cet effet des ouvrages tels ceux de M. Muller, c'est, en un mot, la *vérité*. Vérité qui est transcendante par rapport aux conditionnements psycho-sociologiques (ce qu'illustre remarquablement M. Muller en montrant que ces conditionnements « n'entrent en jeu qu'au moment où il faut rendre compte de l'erreur », p. 61). — Une mutation se produit alors, qui nous place au « niveau » philosophique lui-même, et se marque par le passage de simples croyances (et même de certitudes) au *savoir*.

Mutation qui correspond au passage de la conscience naïve à la conscience philosophique qui s'exprime par un *discours*, plus exactement par la forme la plus philosophique du discours qui est le dialogue. La tentative de fonder le dialogue — soit dans l'Être, soit hors de lui — permet à l'auteur de critiquer et le dogmatisme et le scepticisme. Mais c'est du scepticisme qu'il part pour fonder ce qu'on peut appeler l'*ancrage* du discours dans le réel, obtenu par une conversion à lui-même du sujet parlant. « Je suis » est ainsi la vérité philosophique première, savoir absolu. Toutefois, deux types de sujets, pris à des niveaux d'existence distincts, se séparent, tout comme chez Fichte : le sujet pur, un, a-temporel, absolu, et le sujet concret, « ensemble de ses visées » (p. 169). — La philosophie ainsi comprise demande encore à être imbriquée dans l'éthique : le sujet, en effet, *doit* s'actualiser, c'est-à-dire se libérer ; et il ne le peut que dans et par l'histoire. L'histoire apparaît ainsi à l'auteur (nous semble-t-il) comme une médiation universelle, à tous les niveaux de l'existence. — Cet ouvrage est remarquablement bien écrit, clairement, dans un vocabulaire relativement simple. Les exemples sont nombreux et bien choisis — et ils font appel à tous les domaines de la culture. On pourrait contester certains jugements historiques, un peu globaux ; ainsi, la distinction entre les philosophies de l'être (théodicées) et les philosophies de l'action (anthropodicées) de l'époque moderne semble trop abrupte. Héraclite et les sophistes ne seraient-ils pas très « modernes » à ce point de vue ? La critique de la sociologie de la connaissance est en revanche extrêmement pertinente et instructive. — Dans l'ensemble, le climat intellectuel où se situe cet ouvrage est dominé par les noms de Descartes, Fichte, Scheler ; on s'étonne de ne voir aucune allusion à P. Haeberlin.

J.-CLAUDE FIGUET.

RENÉ HAVARD : *Les problèmes de la liberté*. Paris et Bruges, Desclée & Cie, 1956, 72 p. Collection « Le monde et la foi ».

Cette étude reproduit des conférences données au Cercle thomiste de Saint-Nicolas de Caen par le regretté directeur au grand Séminaire de Coutances. Successivement, Gide et Sartre sont confrontés à saint Thomas. Aux problèmes qu'ils soulèvent, la doctrine thomiste peut-elle apporter une réponse ? La spontanéité gidienne sera corrigée par le consentement de la raison au nécessaire. La rupture de la liberté sartrienne avec le donné sera dépassée dans une réconciliation où le monde se découvre amical. — La hardiesse de l'entreprise impliquait ses limites. N'eût-il pas été plus fécond d'affronter Gide et Sartre à l'Évangile plutôt qu'à une philosophie située dans une autre problématique ? Malgré l'intérêt de ces pages, elles laissent finalement l'impression d'un dialogue de sourds.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

ALPHONSE DE WAEHENS : *Existence et signification*. Louvain et Paris, Editions Nauwelaerts, 1958, 289 p.

Dans cet ouvrage, M. de Waelhens, à qui l'on doit déjà de nombreuses et importantes études de phénoménologie existentielle, a groupé onze textes de caractère varié : les uns sont des études critiques d'ouvrages récents (E. WEIL : *Logique de la philosophie* ; JEANNE DELHOMME : *La pensée interrogative*) ; d'autres traitent de questions actuelles de la discussion philosophique (le langage selon Merleau-Ponty, l'angoisse, le pseudo-« problème » d'autrui) ; d'autres

enfin s'attachent à élucider la signification et la position de la phénoménologie issue de Husserl par rapport à la phénoménologie hégélienne, aux sciences humaines, à la psychanalyse et à l'ontologie. — Cette riche diversité s'ordonne autour d'un problème central qu'elle éclaire de différents côtés. En effet, avec Merleau-Ponty, M. de Waelhens cherche dans l'existence corporelle, dans le comportement donateur de sens, le moyen d'échapper à l'opposition classique du sujet et de l'objet. L'unité du livre réside donc en ce que l'auteur finit toujours par rattacher le problème considéré à son fondement dans l'expérience originelle préreflexive de l'homme, au point radical où les choses prennent leur sens. Le professeur de Louvain décrit de façon très suggestive, sans toutefois en lever toutes les difficultés, cette réalité ambiguë qu'est une signification déjà là, donnée, mais comme endormie, que l'homme, par son comportement, réveille, révèle, voire même « constitue ». — A partir de ce thème, classique, de la phénoménologie existentielle, l'auteur cherche à comprendre le statut de quelques manifestations humaines : langage, culture, science, technique. C'est dans cette recherche que réside essentiellement, semble-t-il, l'apport nouveau du livre. M. de Waelhens pose en effet sur des bases nouvelles, et dans un esprit de très large compréhension, quantité de questions que la réflexion philosophique ne sait ou ne veut pas aborder, ou dont au contraire elle finit parfois par se lasser à force de s'y être arrêtée. — L'intérêt de ce livre, qui ne prétend pas apporter une thèse nouvelle, réside donc dans l'essai tenté pour comprendre les manifestations les plus diverses de l'existence humaine à partir d'une position philosophique aussi rigoureuse que possible. Cette ambition « synoptique » n'est pas la moindre des qualités philosophiques de l'ouvrage de M. de Waelhens dont la langue claire sera appréciée par ceux que rebute le jargon phénoménologique.

PIERRE JAVET.

Bibliographia philosophica 1934-1945. Vol. II : *Bibliographia philosophiae*, edidit G.-A. De Brie. Utrecht et Anvers, Editions Spectrum, 1954, 798 p.

Sitôt après la parution du tome I, Pierre Thévenaz avait signalé ici les mérites exceptionnels de cette publication (1951, IV, p. 294-295). Le premier volume était consacré à l'histoire de la philosophie ; le second contient 25 000 notices relatives à la philosophie systématique. La répartition de la matière montre que la philosophie est comprise sous ses aspects les plus étendus : à côté des rubriques primordiales (métaphysique, éthique, logique, psychologie) on a fait une place, par exemple, à la linguistique, à l'histoire des religions, à la philosophie du droit et à celle de l'éducation. Cette richesse même ne va pas sans entraîner quelques difficultés, à vrai dire minimes, provenant d'une distribution forcément conventionnelle entre des secteurs qui ne sont pas étanches ; il sera nécessaire de compléter telle partie d'une rubrique par des indications tirées d'ailleurs (la critique des sciences de la nature, pour ne citer que ce cas, est inséparable de la cosmologie figurant dans la *Philosophia naturalis*. — Nous avons là un instrument de travail de premier ordre, une source inappréciable d'informations à la fois amples et précises, digne des plus grands éloges, même si la période envisagée est relativement restreinte. L'ouvrage s'achève, comme il se doit, par un répertoire des noms d'auteurs, à propos duquel on peut se demander s'il est opportun de pousser le respect jusqu'à l'archaïsme, en renvoyant le lecteur à la lettre D pour y trouver de Laménais ou de Lamettrie.

EDOUARD MAURIS.

Neue Zeitschrift für systematische Theologie, herausgegeben von Paul Althaus und Carl Heinz Ratschow. Erster Band, Heft I, 1959. Berlin, Verlag Alfred Töpelmann.

Au printemps 1923 paraissait chez l'éditeur Bertelsmann, à Gütersloh, un périodique fondé par Carl Stange, de Göttingue, avec la collaboration de Paul Althaus et d'Emanuel Hirsch, ce dernier étant remplacé en 1934 par Adolf Köberle. Prenant place à côté de la *Zeitschrift für Theologie und Kirche*, qui représentait la tendance des disciples de Ritschl, et de *Zwischen den Zeiten*, lancé en 1923 également pour servir de tribune à la théologie dialectique, la *Zeitschrift für systematische Theologie* se proposait de donner une ferme impulsion à la recherche dogmatique en s'appuyant sur le renouveau des études luthériennes, et en affirmant son caractère scientifique face aux contestations d'un certain historicisme. C'est dans ce sens qu'elle a publié notamment les importants travaux de Rudolf Hermann et qu'elle est restée en liaison étroite avec la « Luther-Akademie » créée à Helmstedt, puis transférée à Sondershausen et à Goslar. — Agé de 88 ans, Carl Stange confie maintenant à des forces plus jeunes la Revue qu'il a véritablement portée pendant si longtemps, et qui sera désormais dirigée par Paul Althaus, d'Erlangen, et Carl Heinz Ratschow, de Münster. A ce changement correspond une modification du titre, la maison Töpelmann, qui a repris le périodique en 1936, demeurant editrice de la *Neue Zeitschrift für systematische Theologie*, à raison de trois fascicules de 130 pages par an. — Le numéro 1 s'ouvre sur deux articles majeurs des rédacteurs en chef. P. Althaus présente une étude comparative de la conversion chez les réformateurs et dans le piétisme ; C. H. Ratschow s'attache à élucider les fondements de la doctrine de la Providence dans la dogmatique protestante. Suit une bonne description de l'état actuel de la théologie systématique au Danemark et en Suède, due à G. Hornig, de Lund. Enfin E. O. Reichert (Münster) publie avec des notes explicatives le traité de Spalatin sur la Sainte Cène (1525), auquel E. Kinder ajoute quelques pages d'un pertinent commentaire. La richesse et la solidité de ce premier sommaire constituent la meilleure preuve que l'entreprise si vaillamment conduite par Carl Stange continue à être en de bonnes mains ; nous attendons les fruits de ce renouvellement avec une entière confiance.

EDOUARD MAURIS.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

PAUL-MARIE DUVAL : *Les dieux de la Gaule*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 136 p. 33 figures. Mythes et religions, 33.

Cette excellente mise au point, très documentée, est à la fois historique et systématique : l'auteur traite un à un les dieux existant avant la conquête romaine, puis ceux qui ont subsisté, romanisés ou non, après la conquête. Comme il ne s'agit ni de la religion, ni des cultes, et que la mythologie gauloise nous échappe faute de textes, les seuls documents restent les monuments figurés. C'est dire que l'intérêt de ce livre est essentiellement archéologique, exception faite des trente dernières pages où l'auteur montre quelles furent les divinités romaines et orientales qui échappèrent à la gallicisation, et pourquoi, et dans quelle mesure les dieux gallo-romains ont survécu au triomphe du christianisme, jusque dans l'art roman. Enfin, une bibliographie critique rend ce livre indispensable à qui veut s'orienter dans un champ de recherches qui s'est considérablement enrichi ces dernières années.

LOUIS ROUGIER : *La religion astrale des Pythagoriciens*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 112 p. Mythes et Religions, 37.

Montrer comment la découverte pythagoricienne de la rationalité des mouvements des astres « errants », qui semble apporter la preuve de la parenté des âmes avec le monde céleste incorruptible et divin, est la source du mysticisme astral des derniers dialogues de Platon, tel est le propos de l'auteur, philosophe des sciences plus habile dans l'explication des théories astronomiques que dans le traitement des témoignages antiques.

JEAN BRUN : *Le stoïcisme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 128 p. Que Sais-je ?, 770.

Une rapide histoire du stoïcisme, un résumé de la doctrine (logique, physique, morale), enfin quelques considérations sur la « destinée » de la sagesse stoïcienne dans l'histoire de la pensée : telles sont les trois parties de ce livre qui est plus un aide-mémoire qu'une étude philosophique.

GEORGES MÉAUTIS : *Les dieux de la Grèce et les mystères d'Eleusis*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 123 p. Mythes et religions, 39.

C'est comme de connaissances familières et respectées que le professeur de Neuchâtel parle des grands dieux helléniques, de Zeus surtout, le dieu de la pitié. Puis il cherche à faire revivre le frémissement de l'initié d'Eleusis lorsque s'ouvre devant lui le « bel espoir » de la lumière éternelle promise.

FRANÇOIS AMIOT : *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ*. Paris, Letouzey et Ané, 1957, 288 p.

Destiné à compléter le *Nouveau Testament* de la *Sainte Bible* qui paraît chez les mêmes éditeurs, ce petit volume sans prétentions critiques a été écrit par un bon connaisseur du sujet. La position générale est rassurante : « On est donc fondé à considérer les Evangiles comme des livres d'histoire présentant toutes les garanties désirables » (p. 12). Le récit suit le plan général des Evangiles, en y apportant des remarques d'ordre historique et dogmatique ; certaines de ces remarques ne nous paraissent pas heureuses, ainsi celles qui

relèvent « la vigueur physique, la santé et le comportement corporel parfait » de Jésus (p. 272), ou celles qui soulignent « l'optimisme foncier et l'humanisme authentique » des Béatitudes (p. 94).

JOHANNES WEISS : *Earliest Christianity. A History of the Period A. D. 30-150*. New York, Harper Torchbooks, 1959, 866 p. en 2 vol.

La première traduction anglaise de l'œuvre maîtresse de J. Weiss, *Das Urchristentum*, avait paru en 1937 chez Wilson-Erickson. L'intérêt principal de cette nouvelle traduction réside dans le fait qu'elle est accompagnée d'une importante préface et d'une bibliographie rédigées par Frederick C. Grant, professeur au *Union Theological Seminary* de New York, et de deux index fort utiles.

RUDOLF SCHNEIDER : *Seele und Sein. Ontologie bei Augustin und Aristoteles*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1957, 235 p.

Cet ouvrage comble une lacune, il étudie l'influence mal connue d'Aristote sur Augustin à travers le stoïcisme et le néo-platonisme populaires. On y trouve une analyse très fouillée et fort bien menée de l'âme végétative et de l'âme sensitive. Mais au-delà de la psychologie et de l'anthropologie, l'auteur vise à résoudre le difficile problème des rapports entre l'ontologie philosophique et l'ontologie théologique chez ce saint Augustin dont l'influence dans ce domaine sera décisive tout au cours du moyen âge. Cette étude est une contribution de grande valeur à l'histoire de la théologie.

PIERRE KOVALEVSKY : *Saint Serge et la spiritualité russe*. Paris, Editions du Seuil, 1958, 189 p. Collection « Maîtres spirituels ».

Le lecteur occidental apprend beaucoup à la lecture de cette présentation du grand maître du monachisme et de la spiritualité russe, dont l'importance ne saurait être limitée à son influence sur la littérature du pays des tsars.

Dom CLAUDE JEAN-NESMY : *Saint-Benoît et la vie monastique*. Paris, Editions du Seuil, 1959, 189 p. Collection « Maîtres Spirituels ».

Ce petit livre d'un moine de la Pierre-qui-Vire désireux de faire connaître l'idéal monastique est digne de la collection où il paraît, par la variété de son illustration et l'intérêt des textes cités (longs extraits de la *Règle* de saint Benoît, en particulier).

MARIE-HUMBERT VICAIRE, O.P. et LÉONARD VON MATT : *Saint Dominique*, Bruges, Desclée De Brouwer, 1957, 159 photos, 240 p.

Les splendides photographies qui accompagnent les tableaux de la vie du saint font pénétrer le lecteur dans la richesse de ce monde rude et raffiné que fut le midi de la France au tournant du XII^e et du XIII^e siècle.

Courants religieux et humanisme à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle. Colloque de Strasbourg, 9-11 mai 1957. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 144 p. Bibliothèque des centres d'études spécialisées.

Quelques-uns parmi les meilleurs spécialistes de la Préréforme donnent ici des éclaircissements de toute première valeur sur une époque encore trop peu étudiée : le regretté A. Renaudet (*Eglise et université, réforme religieuse, culture et critique humaniste* à Paris de 1494 à 1517) ; le savant érasmisant M. Bataillon (*Évangélisme et millénarisme au Nouveau-Monde*, lors des pre-

mières missions franciscaines) ; R. Lebègue (*Interprétations chrétiennes d'auteurs païens*) ; L.-E. Halkin (*La « devotio moderna » et les origines de la Réforme aux Pays-Bas*, les réactions contre la scolastique et le formalisme de la piété vulgaire) ; M. Mann Phillips (*La « Philosophia Christi »* reflétée dans les *Adages* d'Erasme, à travers leurs éditions successives) ; F. Schalk (*Mélancthon et l'humanisme*, le rôle de ce dernier dans l'université et la formation des élites) ; R. Marcel (*Les perspectives de l'« Apologétique » de Lorenzo Valla à Savonarole*) ; D. P. Walker (*Origène en France au début du XVI^e siècle*, les emprunts des humanistes à sa doctrine du libre-arbitre) ; et enfin J. Dagens (*Humanisme et évangélisme chez Lefèvre d'Étaples*, le renouveau des études placé sous le signe de l'illumination du Saint-Esprit). Cette brève énumération suffit à souligner l'intérêt de ces Actes, suivis des entretiens.

AUGUSTE LEMAÎTRE, ANDRÉ BOUVIER : *Calvin et Luther, Calvin et Zwingli*. Genève, Les cahiers de « Foi et Vérité », 1959, 41 p.

Exposer pour le grand public les ressemblances et les différences des trois réformateurs dans leur personne et leur œuvre, tel est le propos de ces études publiées à l'occasion des jubilés réformés. Une thèse leur est sous-jacente : la Réforme est toujours actuelle, elle réside dans un effort de libération toujours à poursuivre tant sur le plan intellectuel que sur le plan spirituel, en revenant constamment à l'Écriture.

ERNST STAEHELIN : *Amandus Polanus von Polansdorf*. Basel, Helbing und Lichtenhahn, 1955, 139 p. Studien zur Geschichte der Wissenschaften in Basel, I.

La première des monographies que l'Université de Bâle publie à l'occasion de son cinq centième anniversaire est consacrée à un théologien de la fin du XVI^e siècle. Elle le fait revivre dans son activité professorale et dans sa doctrine qui se signale par la rigidité de son orthodoxie réformée face aux attaques de Bellarmin. Les vingt dernières pages donnent un texte publié en 1600, où Polan résume la substance de son enseignement à la Faculté de théologie.

KARL RAHNER : *Ecrits théologiques*. Tome I, *Dieu dans le Nouveau Testament*. La signification du mot « Theos ». Traduction par J. Y. Calvez, S.J. *Problèmes actuels de la christologie*. Traduction par Michel Rondet, S.J., Bruges, Desclée De Brouwer, 1959, 186 p.

Illustration de la nouvelle orientation de la théologie romaine, l'œuvre du P. Rahner mérite d'être étudiée : avant la synthèse systématique, les travaux d'approche analytique, dont on nous donne ici deux échantillons remarquables. Une analyse néo-testamentaire de Dieu, qui se révèle librement, en intervenant dans l'histoire, sans s'identifier avec le Dieu de la métaphysique et dont la théologie trinitaire des Grecs s'inspirera profondément. Ensuite, une étude de la christologie de Chalcédoine à la lumière de celle du Nouveau Testament, qui lui donne sa véritable ampleur : le Christ, aboutissement de l'histoire du salut, « compris » à l'aide des catégories de la conscience et de l'existence. Ainsi la christologie est première par rapport à l'anthropologie.

GEORGES CRESPY : *Jésus-Christ*. Genève, Labor et Fides, 1959, 46 p. Cahiers théologiques pour la jeunesse, I.

« Notre époque réclame des chrétiens nouveaux, caractérisés par une double exigence d'approfondissement de la foi chrétienne et d'engagement dans la communauté de l'Église. » Cette admirable brochure répond parfaitement à cette phrase liminaire ; plutôt qu'une discussion des problèmes relatifs

à Jésus, elle trace, en une langue vivante et moderne, le chemin conduisant à une connaissance actuelle du Christ, de la Bible à la sainte Cène. Sur le fond, on appréciera le chapitre sur le Christ comme inaugurateur du Règne de Dieu.

KARL BARTH : *Christ and Adam. Man and Humanity in Romans 5*, Edimbourg, Oliver and Boyd, 1956, 45 p. *Scottish Journal of Theology*, Occasional Papers, 5.

Après la traduction française, que nous avons signalée, de ce texte important, voici sa traduction anglaise, offerte à l'auteur pour son soixante-dixième anniversaire. On se souvient que le texte original avait paru, en 1952, comme numéro 35 des *Theologische Studien*.

PAUL SIH : *De Confucius au Christ*. Traduit de l'anglais par Franz Weyerganz. Tournai-Paris, Casterman, 1959, 180 p. Collection « Eglise vivante ».

Confession d'un Chinois cultivé, qui à travers toutes sortes de vicissitudes (même le Réarmement moral) trouve le chemin qui conduit à Rome : le catholicisme est le point d'achèvement de ce qu'il y a d'universellement valable dans les traditions philosophiques et religieuses de l'Orient.

OSCAR SIMMEL, S.J., RUDOLF STÄHLIN : *Christliche Religion*. Frankfurt am Main, Fischer Bücherei, 1957, 351 p.

Théologiens catholiques et théologiens protestants ont collaboré à cet excellent petit dictionnaire, chacun définissant selon sa confession les termes principaux de la théologie (apôtre, Bible, dogme, trinité, foi, grâce, révélation, théologie, etc.) et les positions des grands docteurs (Augustin, Calvin, Kierkegaard, Thomas, Zwingli, etc.). Inutile de recommander ce fort utile instrument de travail, qui rendra de grands services aux pasteurs comme aux étudiants.

EDMOND CHAVAZ : *Catholicisme romain et protestantisme. Pour la clarté du dialogue*. Tournai-Paris, Casterman, 1958, 157 p. Cahiers de l'Actualité religieuse.

Ni ouvrage de controverse ni traité d'apologétique, la réponse du P. Chavaz aux publications de M. Leenhardt veut établir les conditions requises pour un dialogue entre les deux fractions de la chrétienté ; à savoir un exposé objectif de la vérité catholique sur les sujets litigieux : collaboration de l'homme à son salut (baptême-pénitence), fonction du Saint-Esprit dans l'édification de l'Eglise (autorité-vérité). Le dialogue est difficile, parce que le catholicisme est une *complexio oppositorum*. Nous en sommes convaincu. Pourquoi reprocher aux réformés d'avoir « bloqué l'interprétation (la réflexion théologique) avec l'institution (l'Eglise vivante) et d'avoir rejeté l'une avec l'autre » ? Quel contresens !

FRÉDÉRIC KLEIN : *La valeur du protestantisme moderne*. Neuchâtel, Editions H. Messeiller, 1959, 93 p.

Développement des thèses défendues dans *Retour aux réformateurs ou Réforme progressive*. Dans ses récents ouvrages intitulés *Héritiers de la Réformation*, M. de Senarclens donne une idée erronée de la théologie moderne ; M. Klein corrige ces erreurs en décrivant la position de Schleiermacher (conscience religieuse), de Kant (conscience morale), d'A. Vinet, en précisant la nature de la méthode historique et celle de la connaissance religieuse. Ensuite, M. Klein définit ce qu'il faut entendre par la norme biblique, la primauté de la grâce dans la théologie moderne. Si le rapprochement opéré par M. de Senarclens à la suite de Barth entre le néo-protestantisme et le romanisme nous

semble susceptible de critiques, ces dernières devraient porter plus sur les intentions des théologiens et sur leurs conceptions de la théologie que sur les sources historiques de leur pensée, auxquelles se limite M. Klein sans aller plus au fond du problème « libéralisme-néo-orthodoxie ».

BERTHE GAVALDA : *Les églises en Grande-Bretagne*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 128 p. Collection « Que sais-je ? », 837.

Dans cette initiation à la chrétienté anglicane, on ne trouvera pas un exposé systématique des diverses théologies qui coexistent à l'intérieur de l'anglicanisme, mais une honnête mise au point de son histoire et un bon résumé du rapport « Catholicity » de 1947 sur les relations entre les représentants de la « Haute Eglise », les anglicans évangéliques et les non-conformistes. Ne serait-ce que pour ces quelques pages, cette introduction mérite d'être lue.

Mgr L. SOUBIGOU : *Méditons et prêchons les épîtres*. Paris, P. Lethiel-leux, 1958, 299 p.

En suivant l'année liturgique, l'auteur commente brièvement les textes des épîtres de chaque dimanche, avec clarté et un sens pastoral averti. Ne demandons pas à ces notes destinées à la préparation de la prédication une analyse exégétique, mais apprécions leur sève biblique et l'absence de tout appareil scolastique.

BERTHE GAVALDA : *Le mouvement œcuménique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 128 p. Collection « Que sais-je ? », 841.

Après une rapide définition de la mentalité œcuménique, on lit un historique du mouvement qui, de la conférence de Stockholm, aboutit aux grandes assemblées. Bonne mise au point, dont le chapitre consacré à l'organisation du Conseil et à ses activités est la meilleure partie. Moins heureuses, pour ne pas dire déplacées, les remarques sur les limites d'une entreprise en pleine élaboration ainsi que des observations par trop personnelles sur le centre de Genève.

DENISE et ROBERT BARRAT : *Charles de Foucauld et la fraternité*. Paris, Editions du Seuil, 1958, 192 p. Collection « Maîtres spirituels », 15.

Dans l'abondante littérature consacrée au Père de Foucauld, ce volume prendra une place modeste et solide, qu'il mérite par son absence de prétention, sa justesse de ton et la finesse pénétrante avec laquelle est restituée une histoire spirituelle « hors série ». Les citations choisies avec soin confèrent à ce volume, malgré ses dimensions restreintes, l'allure d'une biographie complète, ponctuée d'illustrations qui sont beaucoup plus qu'un complément.

MICHEL CARROUGES : *Le Père Jacques*. Paris, Editions du Seuil, 1958, 328 p.

Le 2 juin mourait à Linz, quelques semaines après être sorti du camp de Mauthausen, un prêtre français admis au Carmel sous le nom de Frère Jacques de Jésus. Dans son activité de professeur, d'éducateur, et au milieu de ses compagnons de captivité, il exerça un rayonnement d'une qualité exceptionnelle, qui se perçoit sans peine dans le faisceau des témoignages rassemblés par M. Carrouges, pour former une biographie spirituelle d'une tenue recueillie, parfaitement digne de celui qui l'a inspirée.

Le péché. Bruges, Desclée De Brouwer, 1959, 249 p. Collection « Présence chrétienne ».

Confrontation entre les points de vue du psychologue chrétien (M. Oraison, *Psychologie et sens du péché*), du catéchète (F. Coudreau, *Catéchèse et sens du péché*), du philosophe et du moraliste (H. Niel, *La responsabilité et ses limites*), et du théologien (J. de Baciocchi, *Rédemption et péché*, et G. Siewerth, *La doctrine chrétienne du péché originel développée et exposée par référence à la théologie de saint Thomas d'Aquin*). Dans la diversité des aperçus, une réelle unité est due à la volonté des auteurs d'étudier sérieusement le péché à la lumière de l'Écriture et de la tradition (saint Augustin, saint Thomas), c'est-à-dire en relation avec l'annonce du salut, sans pour autant négliger les apports de la génétique et de la psychanalyse.

YVES M.-J. CONGAR : *Si vous êtes mes témoins*. Trois conférences sur Laïcat, Eglise et Monde. Paris, Les Editions du Cerf, 1959, 125 p.

L'intérêt de ce plaidoyer en faveur de la restauration de l'apostolat des laïcs, qui reprend certains thèmes de l'ouvrage *Jalons pour une théologie du laïcat*, vient de ce que le P. Congar ne sépare pas la promotion du laïcat d'une réflexion théologique sur le Saint-Esprit et la liberté chrétienne, qui ne se déroule pas en vase clos, mais débouche constamment sur la situation présente du chrétien dans le monde actuel. D'un point de vue réformé, on ne saurait assez encourager la lecture de ces conférences, au moment où le problème du ministère de l'Eglise et celui des laïcs se pose avec tant d'acuité.

ARTHUR RICH : *Die Kirche in der Massenwelt*. Zurich, Zwingli-Verlag, 1958, 24 p.

Présenté lors d'une réunion des étudiants en théologie de Suisse, cet exposé aborde rapidement, mais non superficiellement, quelques-uns des problèmes suscités par le phénomène de masse, dans lequel l'auteur repère un élément caractéristique de l'époque contemporaine. Il relève que la masse, contrairement à une opinion trop répandue, est détentrice de valeurs, ce qui engage d'autant plus la responsabilité de l'Eglise et l'oblige à une soigneuse réflexion préalable, avant d'entreprendre une action différenciée.

GEORGES CASALIS : *Der moderne Mensch und die frohe Botschaft*. Basel, Friedrich Reinhardt, s. d., 230 p.

Nous avons ici la traduction allemande de quelques prédications et conférences radiophoniques prononcées, exception faite de la première (1946), au cours de ces trois dernières années. On y appréciera à la fois le projet et sa réalisation : faire retentir le message évangélique et souligner les exigences de la foi en des circonstances où l'engagement du chrétien est aussi nécessaire que délicat. Comme aumônier des troupes françaises en Allemagne, ou à la tête d'une paroisse algérienne, ou dans de grands rassemblements populaires, le pasteur Casalis parle avec l'autorité que donne une fidèle soumission à la Parole de Dieu.

CHARLES MOELLER : *Littérature du XX^e siècle et christianisme*. II. La foi en Jésus-Christ. 2^e édition. Tournai-Paris, Casterman, 1954, 354 p.

L'auteur consacre cinq volumes à un panorama de la production littéraire rapportée à la ligne de force de la présence ou de l'absence de Dieu. Ce second ouvrage s'attache à une analyse des « traces de Dieu » chez Sartre, Henry James, Roger Martin du Gard et Malègue, et cherche à définir la visée fondamentale qui situe ces écrivains relativement à la foi chrétienne, en un échelonnement qui va de l'antithéisme de Sartre à l'adhésion totale de Malègue.

Si l'on regrette que la présentation de Sartre fasse preuve d'une excessive carence de sympathie intellectuelle, et que le drame de *Jean Barois* soit ramené à un « témoignage sur une époque heureusement révolue » (p. 216), on se réjouira de voir consacrées à Henry James des pages pénétrantes. L'admiration de l'abbé Moeller pour ce romancier coïncide avec l'audience grandissante que lui accorde le public de langue française.

HENRI ARVON : *Le marxisme*. Paris, Armand Colin, 1955, 216 p. Collection Armand Colin, 294.

Dans une production souvent pléthorique, nous connaissons peu d'ouvrages aussi objectifs et aussi honnêtes. Les thèmes majeurs du système sont présentés en cinq chapitres successivement consacrés à la dialectique, l'aliénation, la praxis, la plus-value et aux « cheminements d'une doctrine », ce dernier contenant une partie critique fondée sur l'insuffisance de la notion marxiste d'une liberté ramenée à ses dimensions sociales. Sans remplacer la lecture des textes originaux, le manuel de M. Arvon constitue une initiation qui rendra les plus grands services et qui se recommande d'elle-même par le sérieux de l'information et la clarté du style.

AUGUSTE COMTE : *Sociologie*. Textes choisis par Jean Larbier. Paris, Presses Universitaires de France, 1957. Collection « Les grands textes », 212 p.

L'introduction se limite à présenter synthétiquement l'architecture du système comtien, sous forme de tableaux fort bien faits. Les textes sont extraits du *Système de politique positive*, sauf quelques-uns extraits du *Cours de philosophie positive*.

JEAN LACROIX : *La sociologie d'Auguste Comte*. Paris, Presses Universitaires de France, 1956. Collection « Initiation philosophique », 114 p.

Né de la synthèse du traditionalisme et du libéralisme, le comtisme a rêvé d'une société réformée par l'intelligence, plus précisément par une promotion de l'esprit scientifique. La sociologie est dès lors une partie de la philosophie naturelle. — Cette thèse permet de comprendre le rôle des prédécesseurs de Comte, la critique comtienne de l'économie politique, ainsi que la nature et les divisions de la sociologie préconisée par Comte, sous les deux leit-motifs de l'ordre et du progrès, de l'ordre seul, en définitive. — Excellent ouvrage, d'une perspicacité et d'une justesse exceptionnelles.

LOUIS BOUYER : *Humain ou chrétien*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 159 p.

Au-delà des progressistes et des évolutionnistes, qui ne voient de salut que dans les techniques, et au-delà des intégristes figés dans les traditions, il y a une position qui se fonde sur la reconnaissance de l'amour divin, manifesté tant dans les œuvres de la création que dans celles de la rédemption et qui donne aux œuvres humaines leur vraie valeur. Seule une sagesse inspirée par la Croix peut éviter une nouvelle crise moderniste et promouvoir une harmonisation entre les aspirations humaines de notre temps et les exigences de l'Évangile.

JAKOB HOMMES : *Krise der Freiheit*. Hegel, Marx, Heidegger. Regensburg, Verlag Friedrich Pustet, 1958, 330 p.

L'auteur étudie la radicalisation de la dialectique hégélienne en rapport avec le monde de la technique et l'évolution industrielle. C'est l'univers thomiste qui sert de soubassement à ses développements. L'ordre de l'être et de l'existence est ainsi assuré, et l'histoire ainsi que le droit naturel garantissent l'unité de la liberté et de la nécessité.

ERNST CASSIRER : *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit von Hegels Tod bis zur Gegenwart*. Stuttgart, Kohlhammer, 1957, 331 p.

Cet ouvrage constitue le quatrième et dernier volume d'une suite magistrale consacrée au problème de la connaissance. Les trois premiers volumes ayant paru en langue allemande, à Berlin, de 1906 à 1920, le dernier fut d'abord publié en traduction anglaise aux Etats-Unis (1948). En nous restituant maintenant le texte original, les éditeurs permettent aux admirateurs et disciples de Cassirer de posséder intégralement une œuvre qui fait date et dont l'importance ne cesse de s'affirmer. — La place nous manque, hélas, pour accorder aux développements de ce message ultime la discussion qu'ils méritent. Une première partie traite du problème des sciences exactes (mathématiques, physique). La seconde est consacrée à la biologie et aborde, en particulier, la question, toujours controversée, du darwinisme et du vitalisme. La troisième a pour centre le problème historique sous ses différents aspects (Herder, Humboldt, Taine, Mommsen, Burkhardt, Strauss, Renan, Fustel de Coulanges). C'est dire la richesse du contenu, que relèvent encore la vigueur et l'originalité des thèses.

ERNST MAYER : *Kritik des Nihilismus*. München, Lehnen Verlag, 1958, 476 p.

De ce problème actuel du nihilisme, né en Allemagne avec Nietzsche et repris récemment par Jünger et par Heidegger, l'auteur présente une étude d'ensemble, extrêmement fouillée, comparable à une *somme*. La pensée négative, le satanisme, l'erreur, le mensonge sont autant de traits significatifs du « nihiliste », pris entre l'être et le non-être. Quant au « nihilisme », en soi, il présente des structures caractéristiques que l'auteur étudie en s'appuyant sur Nietzsche, dont le dépassement du nihilisme est relevé, ainsi que sur la sociologie, la pédagogie et les sciences contemporaines.

Qu'est-ce que vouloir ? Paris, Edition du Cerf, 1958, 144 p.

Ce recueil groupe onze essais dus à des spécialistes appartenant à diverses disciplines, dans lesquelles le problème du vouloir semble engagé. L'hétérogénéité des perspectives semble avoir été recherchée, aux fins de susciter le dialogue. Interviennent successivement des théologiens, des philosophes, des médecins, des psychologues et des pédagogues : Mgr L. Cerfeaux : *La volonté dans la doctrine paulinienne* ; R. P. Lucien-Marie de Saint-Joseph : *La volonté d'après saint Thomas d'Aquin* ; Gabriel Marcel : *Aperçus phénoménologiques sur la fidélité* ; Jean Ladrière : *Le volontaire et l'histoire* ; D^r Paul Chauthard : *L'aspect neurophysiologique de la volonté animale et humaine* ; D^r Henri Ey : *La psychopathologie et le problème de la volonté* ; D^r Julien Rouart : *Impulsion et volonté* ; D^r Serge Leclair : *A propos de l'aboulie* ; G. Morel : *Nature et transformation de la volonté selon saint Jean de la Croix* ; chanoine Yves Lagrée : *Psychopédagogie de la volonté* ; D^r Clément Launay : *Orthopédagogie de la volonté chez l'enfant*.

GEORGES GARGAM : *L'amour et la mort*. Paris, Editions du Seuil, 1959, 331 p.

Cet ouvrage, qui a pour auteur un prêtre licencié en théologie de l'Institut catholique de Paris, reprend les idées d'une thèse soutenue en Sorbonne. Le motif initial est celui d'une étroite complémentarité, rarement avouée, entre l'amour et la mort que relie étroitement le même vouloir d'éternité. L'auteur songe moins à cerner son vaste sujet qu'à le laisser déployer lui-même ses dimensions multiples. Cette méthode souple et respectueuse nous vaut des pages suggestives et des aperçus originaux sur l'absence, le deuil, la réciprocité, le suicide passionnel, le don, la liberté, le martyre et l'expérience mystique.

WM. OLIVER MARTIN : *Metaphysics and Ideology*. Milwaukee, Marquette University Press. 1959, The Aquinas Lecture, 87 p.

L'auteur imagine saint Thomas traversant aujourd'hui le boulevard Saint-Michel pour entrer à la Sorbonne et découvrant la statue d'Auguste Comte. Il signale à ce propos la dissociation qui s'est produite entre idéologie et métaphysique et tente de préciser cette dernière en proposant quatre critères de la métaphysique en tant que science : critère d'*autonomie*, de *continuité*, de *système*, et d'*adéquation*. Ces pages, qui reproduisent une conférence universitaire, se lisent avec agrément et profit.

JOSÉ ECHEVERRIA : *Réflexions métaphysiques sur la mort et le problème du sujet*. Paris, Vrin, 1957. 186 p.

Cette thèse de doctorat soutenue en Sorbonne développe douze propositions. Le point de départ est fourni par la certitude originaire du « j'existe », et celle-ci a pour corollaire immédiat l'existence de l'Autre. Dire que mon existence est une évidence nécessaire, c'est dire que, pour moi, je suis immortel. Cette évidence s'accompagne de l'expérience du vieillissement qui paraît la contredire. En fait, nous ne pouvons cesser d'être présents à nous-mêmes. Ce qui disparaît, ce sont les êtres et les choses que nous voudrions conserver. L'expérience synthétique et totale est celle de l'éternité vécue.

JEAN-CLAUDE FILLOUX : *La Personnalité*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957. Collection « Que sais-je ? », 758, 126 p.

Cet ouvrage riche et bien informé pose son problème sous l'angle psychologique pour en étudier ensuite les déterminants constitutionnels, les composantes de conduite, de culture, de développement génétique, de conditionnement social et historique. Un dernier chapitre situe la personnalité dans le développement historique et marque fortement l'irréductible originalité des individus, chaque histoire étant « unique en son genre ».

MICHELE-F. SCIACCA : *Acte et Etre*. Trad. F. Authier. Paris, Aubier, 1958, 226 p.

La participation à l'Etre, thème lavellien par excellence, a toujours été conjointe chez l'auteur à l'idée de dialectique ainsi qu'à des thèmes hérités du personalisme. Néanmoins l'accent est mis ici sur l'échec de l'idéalisme actualiste de Gentile et sur la nécessité (acquise par l'auteur au contact des Pères rosminiens) de remonter à la source même de l'augustinisme. Ce livre reprend quelques articles publiés dans diverses revues.

BERNARD WELTE : *La foi philosophique chez Jaspers et saint Thomas d'Aquin*. Traduit de l'allemand par M. Zemb. Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 282 p. Collection « Textes et Etudes philosophiques ».

Ouvrage très important qui essaie, comme beaucoup d'autres, de rapprocher les philosophies de l'existence du thomisme. L'auteur, très informé de l'œuvre de Jaspers et de celle de saint Thomas, étudie d'abord la place du monde dans l'acte de transcendance chez Jaspers, puis la communication métaphysique, étant donné que la révélation est une communication transcendante. Ainsi la foi philosophique n'est pas un savoir ; elle ne peut être ni fondée, ni voulue. Chez saint Thomas, c'est le désir naturel de voir Dieu qui force l'homme à sortir de l'immanence ; l'intelligence qui s'applique à l'ontologique doit être relayée par la volonté qui tend à l'existential, Dieu échappant aux prises de l'intelligence. Il y aurait donc aussi chez l'Aquinat une foi philosophique à partir d'un non-savoir, seulement cette dernière postulerait une participation

de l'esprit à l'être. M. Welte, fort heureusement, ne cherche pas à concilier une philosophie où prime la démarche existentielle (Jaspers) et une philosophie qui repose sur la structure ontologique (Thomas). Mais que ces deux types de philosophie impliquent une foi philosophique nous donnent, à nous réformés, une occasion de réfléchir sur la légitimité d'une telle foi.

KATHARINA KANTHACK : *Vom Sinn der Selbsterkenntnis*. Berlin, W. de Gruyter, 1958, 210 p.

Cet ouvrage n'est que la reprise de thèmes heideggeriens sur la communication et la conscience de soi. L'auteur s'excuse de n'avoir guère pu éviter de parler un tout petit peu en son nom propre, ce que le lecteur regrette de son côté. Quelques pages sont consacrées ci et là à une confrontation avec Sartre, ce qui aurait pu donner l'objet d'un excellent ouvrage.

PAUL RICŒUR : *Etat et violence*. Genève, Foyer John Knox, 1957. 16 p.

L'Etat, de nature, est *violent* : il punit. L'autorité ne semble donc pas procéder de *l'amour*. Il y a ainsi conflit entre « l'Agapé chrétienne et la Violence punitive ». Cette situation s'aggrave en temps de guerre, où l'Etat sort de la légitimité même de sa violence. En conclusion, l'éthique se décompose en « éthiques de détresse », sans réconciliation possible.

DAGOBERT D. RUNES : *A Dictionary of Thought*. New York, Philosophical Library, 1959, 152 p.

Un éditorial nous apprend que l'auteur a résumé dans ce dictionnaire une sagesse exprimée en de nombreuses autres publications, qui lui ont valu l'approbation d'Albert Einstein et d'Albert Schweitzer. Le lecteur ne feuillettera pas sans profit ni divertissement ces pages aérées où, de A jusqu'à Z, de nombreuses définitions lui sont proposées sur l'Absolu, les Anges, la Chance, l'Imagination, le Mariage, le Suicide, la Réincarnation, le Sabbat ou Zéro, etc., etc. La gravité, l'humour et l'ironie s'y mêlent, non sans concession à la facilité.

Humaniser l'hôpital psychiatrique. Paris, Editions du Cerf, 1959, 176 p.

Ce livre est le recueil des travaux présentés aux journées d'études de l'Association des aumôniers des hôpitaux psychiatriques en 1957. Il présente des études sur les fondements doctrinaux du travail pastoral parmi les malades mentaux, sur les institutions françaises traditionnelles et nouvelles, et sur le rôle du psychiatre, de l'aumônier et de la religieuse travaillant dans un hôpital psychiatrique. La dernière partie est consacrée à des suggestions pratiques et à quelques expériences tentées par des aumôniers conscients du fait que leur action pastorale se double d'une action thérapeutique.